Zeitschrift: Le messager suisse de France : revue mensuelle de la Colonie suisse de France

Herausgeber: Le messager suisse de France

Band: 5 (1959)

Heft: 3

Artikel: La-Haut sur la montagne

Autor: Stoecklin, Paul de

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-849212

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

PAUL DE STŒKLIN

Voici deux pages extraites du roman de Paul de Stecklin, qui, né à Fribourg, est depuis 50 ans à Paris. Critique musical, journaliste, nombreux sont ses écrits consacrés à la musique et à la littérature.

LA-HAUT SUR LA MONTAGNE

Extrait - Les Editions du Sablier

I

Pascal Sciobéret se présenta chez moi un matin d'avril 1935. Il m'était recommandé par un musicien suisse avec qui j'avais eu quelques relations.

Tout d'abord, sa beauté me séduisit. J'avais devant moi l' **« Homme au Gant »** du Titien, **un homme au gant,** blond avec d'admirables yeux couleur de gentiane.

Il parlait d'une voix grave, un peu voilée, allongeait les syllabes plus que de raison, traînait en chantant, à la façon de ses compatriotes. Car il était de Fribourg, en Suisse, ou plutôt, d'un petit coin du pays fribourgeois, de Cerniat, dans le val de Charmey, en Gruyère.

Après de fortes études classiques au collège Saint-Michel de Fribourg, il avait obtenu une licence de lettres à l'Université de Lausanne. Son intention, en venant à Paris, était de préparer une thèse de doctorat. Il se promettait, en outre, de fréquenter certains milieux d'art et de littérature.

Je pus lui rendre quelques menus services dont il profita. Il se fit heureusement des relations et réussit à placer vers et proses dans des revues d'avant-garde.

Souvent il me faisait visite, le samedi soir, en général, m'apportait des produits de son pays, me confectionnait des fondues épiques qui jetaient mes facultés gastronomiques en état d'ivresse et nous causions à bâtons rompus, souvent jusqu'à l'aube.

Ce paysan, fils de paysan, m'apparut sensible, intelligent, curieux, très positif. Un sens aigu de la réalité, l'habitude de compter avec les exigences de la vie quotidienne le mettaient à l'abri des sautes de l'imagination qu'il avait vive.

Cependant, je m'aperçus bientôt qu'il menait une existence en partie double, et que, s'il conduisait sa barque avec un bon sens plein d'astuce, il vivait d'une vie intérieure invraisemblable, pour ne pas dire extravagante.

Son père, Jacques Sciobéret, dont il parlait avec émotion, était un de ces **Armaillis** des montagnes de la Gruyère qui gardent les troupeaux estivants, fabriquent de pesantes roues de vrai Gruyère (le fromage sans trou) parmi leurs bêtes ruminantes près des sommets.

Il avait épousé Madeleine Fragnière, fille d'un gros fermier de Cerniat : des gens cossus qui avaient du bien au soleil.

Le père Fragnière, dont la femme était morte en donnant le jour à la petite Madeleine, avait rêvé mieux pour son enfant qu'un berger sans le sou. Mais Jacques était un dur à l'ouvrage et Madeleine s'était logé dans la tête qu'elle l'aurait pour mari.

Après tout, deux bras vigoureux avec la manière de s'en servir, ça vaut moins qu'un lopin de terre pour sûr, mais davantage qu'un sac d'écus de cinq francs et puis le Jacques connaissait le domaine.

Le domaine, le beau domaine d'un seul tenant sur le flanc méridional de la **Berra,** en plein soleil, à couvert de la bise, 35 hectares de prés et de terres labourables, 10 hectares de forêt et la maison large, plaisante, aux balcons ajourés et fleuris de géraniums rouges, toute rôtie sous un toit à auvents qui l'abrite comme une cornette de nonne.

Et puis il y a l'alpage, le chalet sur le **Biffi,** le chalet et ses troupeaux aux sonnailles boiteuses, ses clairs de lune, ses levers de soleil, ses brumes mystérieuses, ses orages, vers le Nord, à l'infini, ses horizons bleus, vers le Sud les dentelures d'argent des hautes cimes et... ses rêves...

Je m'attachai à ce garçon raisonnable, déterminé, point romanesque, dont le regard s'allumait quand il parlait de son pays.

« Vous ne cannaissez pas mon pays. C'est le plus adorable pays du monde. Il est austère et riant, doux sans fadeur, fort sans démesure. Il est tendre, sensible, il est vert, il est pur. Il a le charme des sites alpestres les plus réputés sans leur romantisme échevelé, sans leur terrifiante grandeur. Il est humain, à l'échelle du cœur et de sa compagne fidèle, l'imagination.

Vous verrez — car vous y viendrez — lorsque montant de la vallée de la Sarine, au détour d'un bois, Charmey, en face, s'épanouit, le village tout rose que semble guider vers la plaine le clocher pointu de son église.

Les petits vallons descendent des sommets verts, d'un vert où des bleus et de l'or frissonnent. Des sapins verts aussi, plus foncés, accusent le squelette du paysage et, semés partout, des chalets aplatis relèvent de leurs taches grises l'uniformité onduleuse et verte de la montagne.

Il est habité ce pays, par une population de braves gens, taciturnes, âpres à l'ouvrage, âpres au gain, méfiants et persifleurs, ergoteurs et crédules. Les gars sont robustes, clairs, bien découplés. Les filles douces, fraîches et ragoûtantes, se fanent tôt. C'est que la vie qu'on y mène est une vie de travail acharné dans un climat rude — les hivers sont longs, les automnes brumeux. Les printemps délicieux sont mouillés plus qu'il ne faudrait, les étés rapides et chauds. L'existence monotone est une lutte de tous les jours pour asservir et féconder un sol tout en vallonnements.

J'y ai vécu une enfance ravie.

Nous habitions à l'orée-est du village, la grande ferme brune. Mon grand-père maternel qui en était le propriétaire était un homme de bien, généreux à l'excès, trop enclin à obliger les autres, beau parleur — ce qui est rare dans le pays — dont les plaisanteries salées effarouchaient en les aguichant les femmes volontiers bigotes. Il affichait un esprit fort, plaisantait le clergé, se gaussait des moines et vitupérait les Jésuites à longueur de journée. Son radicalisme d'un rose passé faisait voir rouge à ses adversaires.

Il aimait par ailleurs la goutte, sa goutte, car il distillait lui-même en fraude, au petit alambic, framboises, myrtilles, prunelles et racines de gentiane. Quand il avait bu un coup, dans sa face couperosée, ravinée de rides, ses petits yeux malins pétillaient.

Encore qu'il ne mît pas les pieds à l'église, il était au mieux avec le curé. Le meilleur des hommes ce curé, épais, rubicon, paterne, bienveillant et chenu. Il ne s'en faisait pas, ne voulait pas d'histoires et menait sa paroisse d'une main indulgente et débonnaire.

Il fallait les voir assis l'un en face de l'autre, un litre de vin Vaudois et du saucisson de chez nous entre eux. Mon grand-père racontait des choses qui secouaient Monsieur le Curé d'un rire lipu et gourmand. J'imagine qu'il s'agissait d'histoires égrillardes dont, paraît-il, le brave homme était friand.

Ma mère était puissante et belle, comme on dit en Gruyère. Elle a vieilli très vite. C'était, c'est encore, une maîtresse femme. Hardie à la besogne, régentant la maison avec ordre et économie — « l'ordre et l'économie produisent l'aisance », avait-elle coutume de dire à tout propos, — elle parlait beaucoup, d'un ton autoritaire, sans réplique, était adorée dans le village. Bonne, en effet, toujours prête à rendre service, elle assistait les femmes en couches, visitait les malades, secourait les pauvres. Elle remplissait avec exactitude et décence ses devoirs religieux, mais se tenait à l'écart de ce qu'elle appelait les « mômeries », congrégations, archiconfréries et autres associations du même bois qui étaient pour la foule des bonnes âmes féminines occasions à cancans et à médisances.

Elle me bousculait à tout propos, puis me tapotait les joues d'une main rèche. Son affection vigilante était sans tendresse. Elle n'avait de tendresse que pour « son homme » qu'elle dominait, conduisait à la baguette et choyait à sa manière qui était raboteuse.

Lui, « son homme », c'est mon père. Nous nous adorions, nous nous adorons encore. Il est beau, grave, large, fort. Ses yeux verts mystérieux ruissellent de pensées. Il parle peu. C'est un « taiseux », mais il chante, il chante des chansons de chez nous qui sont comme des fleurs ailées de la montagne.

Je n'entendais rien aux paroles. Pour moi, elles ne servaient qu'à donner de l'accent à la musique. Mais cette musique, — l'émouvant « Ranz des vaches » par exemple —, limpide, aérienne, dont l'ondulation mélodique épouse les arêtes élancées qui se marient sous le soleil avec le bleu du firmament, cette musique me racontait les plus merveilleuses histoires, cette musique, l'âme de la terre de Gruyère avec ses pâturages, ses torrents, ses vallées, ses forêts, ses prés herbus et gras, ses fleurs, ses cimes verdoyantes, ses plis agrestes, ses replis magiques, condensée soudain en images sonores grouillait de cent personnages vivants !

Les plus belles histoires, je vous le dis, parce qu'elles laissent à la fantaisie le soin de les agrémenter, le plaisir de les adapter à ses caprices.

P. S.

«Home» pour Suisses de l'étranger... un pied-à-terre dans la patrie

« Home »- Concours de Noël 1958

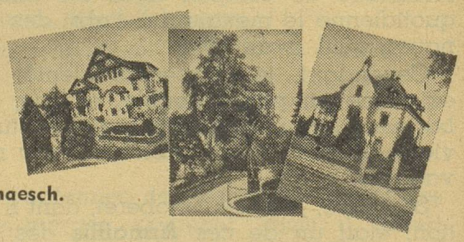
Ce concours a suscité un très vif intérêt auprès de nos compatriotes de l'étranger et des réponses sont parvenues de 15 pays différents. Le comité du « Home » aura le plaisir de faire connaître **les solutions exactes et les noms des heureux gagnants** dans le **prochain numéro du « Messager Suisse de France »** (avril 1959).

« Home » pour Suisses de l'étranger à Dürrenaesch

Argovie-Suisse

« Home » pour Suisses de l'étranger à Dürrenaesch.

Le « Home », « le petit village » dans le village.



Auslandschweizer-« Home » Dürrenaesch.

Das Auslandschweizer-« Home »-Dörfli im Dorf.

Auslandschweizer-«Home»... ein «pied-à-terre» in der Heimat